

Jean-Pierre FREY

Architecte-Sociologue - Professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris XII-Val de Marne
Chercheur au Centre de Recherche sur l'Habitat (UMR-CNRS 220 : LOUEST)
Ecole d'Architecture de Paris-La Défense

LA VILLE DES ARCHITECTES ET DES URBANISTES

FREY (Jean-Pierre), "La ville des architectes et des urbanistes", in : PAQUOT (Thierry), LUSSAULT (Michel), BODY-GENDROT (Sophie), *La Ville et l'urbain, l'état des savoirs, postface de Claude Bartolone*, Paris, éditions La Découverte, coll. Textes à l'appui / série l'état des savoirs, 2000, pp. 106-114

Entendons-nous tout d'abord sur le sens des mots que nous allons utiliser.

La ville ne correspond qu'à un moment de l'histoire de l'agglomération des populations. Elle fait suite aux cités de l'Antiquité, se démarquent des hameaux, bourgs et villages par sa taille et par des activités et des institutions plus nombreuses et plus diversifiées. Elle voit rapidement ses enceintes devenir obsolètes et s'effiloche dans des faubourgs aux destinées incertaines. Elle finit par se fondre dans un espace urbain qui impose un nouvel ordre à l'ensemble du territoire.

L'architecture ne coïncide pas avec l'ensemble de ce qui se construit, qu'on appelle plutôt habitat ou domaine bâti. Le terme évoque l'exercice d'un art réservé à quelques monuments ou édifices majeurs par leur importance symbolique, institutionnelle ou d'une esthétique remarquable, toujours discutable. Pour notre part, nous l'associons étroitement à l'émergence d'un champ de compétences dépendant de la division du travail. L'architecture naît en Occident, à la Renaissance, au moment où la ville médiévale voit son ordre consensuel disloqué par le développement d'une économie capitaliste qui va modifier la structure sociale et la place des groupes sociaux dans l'espace, surtout par les différences de rapports que chacun d'eux entretient avec la localisation de ses activités.

L'urbanisme *stricto sensu* apparaît au tournant du XX^e siècle¹, autour d'une recomposition de savoirs divers qui cherchent à comprendre et à maîtriser un être dont l'ordre général s'émancipe de la multitude des activités qui se sont inconsidérément développées avec l'industrialisation. Défini comme un art et une science par ses premiers théoriciens², l'urbanisme entend organiser rationnellement un espace urbain qui fait figure de corps malade et dont il s'agit d'identifier la logique de fonctionnement, de diagnostiquer les maux et d'imaginer les remèdes au fur et à mesure que les problèmes apparaissent, se métamorphosent, notamment sous le coup d'une poussée démographique sans précédent.

Nous partons de cette prémisse que l'organisation de l'habitat et de l'espace urbain doit ses caractéristiques fondamentales à l'ensemble des rapports et des acteurs sociaux qui agissent sur les lieux et leurs formes avec des moyens pratiques et symboliques très variables. Le poids démographique qu'ont les divers groupes de citoyens, les instruments techniques, symboliques et institutionnels qu'ils détiennent ou mettent à profit pour imposer un ordre souvent contradictoire avec celui des autres dessinent les contours d'une lutte à armes inégales non seulement *dans* l'espace mais *pour* l'espace. Toutes les activités se déroulent dans l'espace, mais toutes les pratiques ne sont pas des pratiques *de* l'espace. Pour qu'elles le soient, il faut qu'elles procèdent de représentations, d'outils et de moyens d'actions spécifiquement orientés vers une organisation formalisée des lieux.

Espace architectural et images de la ville

On ne peut savoir ce que furent les représentations ordinaires ou vernaculaires de la ville qu'à travers de trop rares textes et témoignages directs des citoyens, la littérature ou la peinture exprimant des points de vue qui ne peuvent être que partiels et orientés par les positions sociales particulières de groupes toujours peu ou prou dominants. Une chose est sûre : la vision ordinaire de la ville tel qu'elle ressort des représentations que s'en font les usagers actuels permet certes de combiner de multiples vues fragmentaires, souvent organisées entre elles avec ce fil conducteur que sont la formalisation séquentielle d'itinéraires, mais jamais ordonnées au point d'accéder d'emblée à une vision globale et synthétique d'une disposition objective des lieux. Cette vision là appartient à ces professionnels de la production de l'espace que sont les architectes et, encore que dans une moindre mesure, les urbanistes.

Les cités antiques, comme les villes médiévales, furent le produit de compétences que nous dirons artisanales. L'image de leur organisation d'ensemble était facilement accessible à tous, leur régularité étant d'un ordre iconique emblématico-géométrique, schématique, certes, mais orchestrant sans dissensions particulières la coordination des tâches. Lorsque la perspective isométrique émerge de la réflexion des géomètres et des tâtonnements d'une peinture qui ouvre la fenêtre de son cadre sur le monde, on invente un nouvel espace qui va permettre au maître d'œuvre de sortir du rang et d'échapper aux contraintes matérielles du chantier. Ils imposent du même coup des vues plus abstraites dans la construction des édifices³. L'espace euclidien (homogène et isotrope), au principe d'une représentation à l'échelle des édifices dans le dessin et d'une cartographie projective applicable à la terre comme aux étendues marines, apporte un gain simultané d'abstraction et de maîtrise de l'espace en général. La navigation échappe aux détours le long des côtes — aux attaques des pirates et aux dangers des récifs — en organisant ses trajectoires de façon plus rectiligne en faisant le point sur des cartes, qui acheminent vers une représentation objectiviste du monde. Ce sont le commerce et les conquêtes territoriales qui en profitent. Une bourgeoisie naissante, qui maîtrise mieux l'accumulation primitive de son capital commercial aura tôt fait d'investir dans une appropriation juridique du sol et des activités industrielles. Le temps et l'espace, l'écriture et la comptabilité deviennent des instruments de l'hégémonie de cette classe sur l'ensemble de la société⁴. L'individualisme, affirmation de l'ego stimulé par un humanisme d'entreprise échappant aux contraintes de représentations collectives que l'on commence sérieusement à profaner, libère les esprits qui se doivent d'être méthodiques pour arriver à leurs fins.

La maîtrise des œuvres architecturales passe ainsi des corporations de maçons et de charpentiers à un groupe d'architectes qui tirent toute leur force et leur autorité des puissances de l'abstraction que leur offrent les plans. Le calcul qu'ils opèrent sur la géométrisation des formes et de leur coût de construction instaure un procès au déroulement duquel ils président en gardien de la conformité de l'œuvre aux exigences de la commande⁵. Interlocuteur privilégié des nouveaux grands de ce monde, avant de concéder tant bien que mal de s'adresser à tout le monde, l'Architecte nouvelle formule (et selon nous *stricto sensu*) est porteur d'une nouvelle vision des édifices et de la ville dont il ne va pas tarder à faire valoir l'originalité et les performances dans des traités. On dispose ainsi, en plus des réalisations effectives, d'images et de textes dont l'objet est d'explicitier les écarts pris avec le sens commun.

Mais qu'apporte au juste le fait de faire des plans à l'échelle pour construire des édifices alors que l'on peut directement calquer l'organisation des lieux sur les images mentales du sens commun ? Une histoire matérielle des abstractions de l'espace nous apprend que l'objectivation raisonnée des images mentales en peinture, dans la construction, l'enregistrement comptable des transactions foncières ou dans l'engendrement fiable des déplacements, outre qu'elles participent de nouvelles formes contractuelles d'échange de valeurs et de visées sur les objectifs à atteindre — les projets au sens large —, apportent leur contribution à une vision objectiviste du monde conforme aux exigences des raisonnements scientifiques requis dans une rationalisation économique des activités⁶. Un déséquilibre structurel s'insinue aussi bien dans la distribution des richesses et dans les prérogatives de nouveaux groupes sociaux en formation — que polariseront les rapports de classes — que dans les territoires qu'ils contribueront chacun à façonner conformément à ce qu'ils sont, prétendent ou veulent être.

La relation est avérée entre l'émergence progressive de nouveaux êtres sociaux et l'espace qu'ils entendent occuper et signifier. Innovation et originalité affichée de la commande supposent une actualisation constante de ce qui se construit et que les architectes auront à charge de garantir selon un procès quelque peu téléologique de construction des édifices dans lequel ils préfigurent l'état de l'édifice à sa livraison conformément aux images souhaitées et au budget convenu avec les commanditaires. Le plan, image et support de calculs (devis descriptif), s'adresse d'un côté au commanditaire pour l'édifier sur ses investissements, de l'autre à des constructeurs dès lors relégués dans des tâches d'exécution. L'objet de la pratique architecturale est donc de prime abord d'engager la construction des édifices dans une histoire raisonnée spécifique⁷ des transcriptions d'une commande en constante évolution : interventions ponctuelles et circonstanciées, qui gagnent à composer avec le *genius loci*. Reste que la somme de ces initiatives, tant sur le plan social que sur le plan spatial, ouvre la voie à une aventure urbaine faite de conquêtes territoriales d'autant plus incertaines et discordantes que le capital se jette avec avidité sur tout ce qui bouge et rapporte... à certains plus qu'à d'autres. C'est à une mise à sac consciencieuse de l'ensemble de l'espace dans laquelle l'Histoire moderne nous

embarque, et dont elle ne pourra guère envisager de conjurer les dangers que par une surenchère instrumentale.

L'espace euclidien et la représentation systématique des lieux à diverses échelles a un fondement toutefois quelque peu différent de ce que les images donnent à voir de prime abord. Si l'on échappe au fétichisme de l'objet figuratif, et que l'on s'attache au fait même de faire des plans, on découvre que cet espace de représentation qu'est l'espace architectural⁸ sert plus à régler des rapports entre les édifices qu'à statuer sur leur emplacement ou sur leurs conformations particulières. Derrière chaque édifice se cache le contexte urbain de son insertion future, de la même façon que derrière chaque lieu figurant sur une carte se cache ce qui le distancie des autres. Faussement neutre parce que correspondant au support vierge du dessin, le fond de tout plan permet de préjuger d'un état plus global des lieux que ne le laissent entendre les objets figuratifs qui y figurent. Le plan-masse, la légende et l'échelle— le code, en somme— constituent la teneur fondamentale de toute objectivation figurée de l'espace. De façon intuitive, les architectes de la Renaissance —Brunelleschi en tête— sentent bien que plus que la délimitation de l'édifice comme œuvre et objet explicite de leur pratique, c'est sur une réorganisation plus globale de l'espace qu'ils agissent de fait. C'est ce à quoi condamne toute vision perspectiviste de l'espace.

Ainsi, les relations entre chaque nouvel édifice, surtout s'il est d'un type nouveau, et la forme urbaine —qui n'est jamais que la vue restrictive d'un paysage plus vaste— constituent-ils le véritable objet de cette instrumentation de l'espace. Alors que les documents produits par l'architecte arborent des objets figuratifs (les différentes vues de l'édifice : plan, coupe, élévation) en donnant l'illusion d'un objet bien délimité — et qui se prête au fétichisme de l'œuvre—, le véritable objet de sa pratique est en fait de régler les relations entre toute nouvelle construction et son contexte d'insertion. Le plan-masse, comme du reste l'ensemble des documents iconographiques qui donnent à voir les caractéristiques de la topographie et du paysage urbain au sens large, jouent un rôle stratégique dans la planification au sens large dans la mesure où ils participent de la mise à jour d'une image de la ville en constante réorganisation.

De la ville à l'urbanisation

Le processus d'accumulation du capital qui fait de l'espace une marchandise engendre une contradiction spatiale fondamentale entre production ou agencement ponctuels et organisation ou configuration globales⁹. L'univers ainsi objectivé et instrumentalisé en quoi consiste l'application d'une vision euclidienne de l'espace à la production ou l'agencement des lieux devient dès lors celui de la résolution des conflits, de la gestion des contradictions induites par la mise à profit chaotique des ressources.

La ville telle que les architectes se la représentent et la donnent à voir ne saurait se limiter au simple relevé du bâti existant. Conscients d'apporter une contribution —même modeste et de dimension limitée— à un espace d'un autre ordre, ils cherchent souvent à préfigurer ce que devrait être une ville conforme aux dispositions architecturales qu'ils mettent en place. Plus la distance est grande entre leurs interventions ponctuelles et la maîtrise qu'ils escomptent de la globalité de l'espace, et plus leur image de la ville s'abstrait de la réalité matérielle et sociale. C'est la raison pour laquelle l'utopie occupe une place centrale dans les théories architecturales. Les villes idéales esquissées par les architectes tiennent de l'hypostase des contradictions de la production architecturale, qu'elles soient de l'ordre de la matérialité d'un contexte qui les gêne ou de celui des divergences de vue avec leurs commanditaires. Fuite vers un absolu exempt de contraintes de tous ordres ou appel à la néantisation des acquis objectivés —au point de souhaiter un pouvoir fort imposant des villes neuves sorties d'un territoire faussement considéré comme vierge—, la vision idéale de la ville ne saurait jamais être que l'imposition d'un ordre schématique. La pureté esthétique d'un géométrisme, qu'on peut toujours craindre de devenir morbide¹⁰, ne peut que tenir de la coercition, de la censure, de l'image de la mort de ce que la ville offre de réelle vivacité, d'invention, de différences et d'altérité... de la part du reste de la société.

Là réside sans doute ce mélange d'aversion et de fascination que les architectes manifestent pour le vernaculaire trop hâtivement qualifié d'informel, de désordonné, de chaotique, et qui ne fait jamais qu'échapper à l'ordre géométrique dont ils se sentent porteur et à la responsabilité qu'en tant qu'auteur ou que créateur ils estiment avoir vis-à-vis de tout ce qui se fait de nouveau.

De l'urbanistique architecturale à l'urbanisme

Les conséquences d'un tel regard peut être de vouloir du passé faire table rase comme le souhaitaient les avant-gardes modernes que le siècle des Lumières éclaire d'un jour nouveau et que la puissance des Etats rendra possible au XX^e siècle¹¹. Plus modestement, mais non moins brutalement, les rénovations participent de la rectification, de l'élargissement et de la résorption des poches d'insalubrité qui font tache dans le paysage urbain.

Les connivences de classe et l'embrayage de la production architecturale sur les angoisses de la bourgeoisie face à la montée des classes populaires et d'une urbanisation perçue comme monstrueuse finissent par donner naissance à des dispositifs de contrôle panoptique des faits et gestes des citadins. Les lieux considérés à tort ou à raison comme honteux, déplorables et dangereux pour la moralité et l'ordre public : les recoins, les interstices, les cours et même la rue doivent disparaître au profit d'un vide garant des éclaircissements, des ventilations et des circulations qu'un hygiénisme sanitaire et social appelle de ses vœux et légitime à la fois¹². L'architecture traduit ainsi un gigantesque processus qui, d'un côté, étouffe l'intimité familiale et privatise une part grandissante des activités quotidiennes grâce aux équipements domestiques, de l'autre, fait le vide dans un espace public que l'on dégage au profit des circulations et, quand tout va bien, de la végétation.

Cet art de l'ordonnement et de l'embellissement des villes ne fut pas que le fait des architectes. Les ingénieurs militaires, les jardiniers, les notaires tous plus ou moins lotisseurs contribuèrent chacun sur des territoires spécifiques et à partir de leurs objets respectifs à fabriquer des fragments de ville. Sans doute en ont-ils des images différentes, d'autant que les villes, même classiques (ou baroques), où l'ordre géométrique règne, cultivent leurs différences et se disloquent malgré des tracés régulateurs qui ne touchent jamais qu'une part du tissu. La ville industrielle subit le même sort que l'habitat vernaculaire dans le jugement que lui portent les esthètes. Ce sont à tort les images du désordre ou, à l'inverse, de la sérialité propre à l'ordonnement rigide et banal des cités ouvrières qui dominent. Mais le ver est dans le fruit et la forme urbaine échappe à toute maîtrise globale et volontaire. Ce qui reste de la ville se fond dans un espace urbain au tissu proliférant. L'urbanisme se voulant un art et une science émerge de la mise à contribution de toutes les disciplines disponibles pour diagnostiquer les symptômes de la maladie et proposer des remèdes.

Mort dans l'âme des cités ou cacophonie d'un nouveau monde

Dans cet agrégat incertain de compétences diverses que constituent les urbanistes, les architectes disputent aux ingénieurs la maîtrise du champ opérationnel¹³. Les architectes en appellent à un art urbain en s'attachant plus ou moins heureusement à organiser la morphologie en arguant de leur antériorité dans la maîtrise des formes qu'ils pensent aisément transposable à une autre échelle. Mais « L'incompréhension montrée par certains architectes envers la topographie sociale est un test infaillible de leur incapacité de penser en urbaniste. »¹⁴ Les ingénieurs, de leur côté, en appellent à l'application de techniques rationnelles à la pointe du progrès scientifique en s'attachant plutôt à la structure réticulaire d'un espace urbain sacrifié à la circulation automobile. Les géographes suivent attentivement une distribution des activités dans un aménagement planifié qui tente de rectifier les disparités régionales ou nationales dans un aménagement des territoires. Les médecins veillent à l'hygiène, les paysagistes aux plantations. Les sociologues aux maux, aux ségrégations et à des conditions d'usage constamment contrariées par une demande laissée en souffrance. Les juristes légifèrent et réglementent des procédures en confortant une bureaucratie paralysante. Une technostructure impose ses lourdeurs à une gestion d'investissements financiers considérables que l'Etat a la tentation de monopoliser dès lors que les banques se substituent à des particuliers que parcellise la condition salariale.

Mais le plus important est sans doute, comme le recommandait Robert de Souza, de "savoir où ne pas construire"¹⁵, et le regard de l'architecte sur la ville n'est plus le même que celui des architectes-urbanistes¹⁶. Les premiers cherchent toujours des "espaces libres" pour introduire les objets qu'ils projettent —en prétendant souvent ne pouvoir contribuer à la constitutions de formes urbaines qu'à condition d'élargir l'assiettes foncières de leurs opérations— alors que les urbanistes ont surtout le souci de composer avec l'existant pour statuer sur l'implantation d'opérations dont ils assumeront le

montage financier et institutionnel plutôt que la mise en œuvre.

Plus globalement, dans les métaphores biologiques qui habitent les images de la ville, les agglomérations font figure de corps malade proliférant comme un cancer. Dans les métaphores mécaniques, le mouvement brownien de la mobilité des citadins et des marchandises se traduit par un processus qu'on a pu dire d'implosion-explosion. Les périphéries se réorganisent lentement fort de leur occupation massive de terrains et malgré le désarroi sémantique d'une monumentalité dévoyée dans les égarements des politiques publiques de logement ne manageant qu'une place insignifiante aux équipements. De multiples centralités nouvelles apparaissent ça et là en se dissociant de l'image des centres historiques et en contribuant à reconstruire une autre image de l'urbain.

Les premiers théoriciens de l'urbanisme ont repéré sans peine que c'est l'intégrité même de la ville qui était menacée. Les tracés, la planification, l'ordre géométrique de l'aménagement volontaire s'opposent aux traces, aux processus plus discrets mais parcellisés de formalisation, à une vie urbaine qui contredit l'idée même d'une maîtrise globale de l'espace.

Les images de la ville ne font pas que se multiplier selon la place que l'on occupe dans l'espace social et sur le territoire. Elles peuvent participer d'une appréhension schizophrénique du monde en confortant disparités et ségrégations, plus sûrement qu'une vue globale ne nous inviteraient à basculer dans un vertige horizontal.

¹ - FREY (Jean-Pierre), "Généalogie du mot « urbanisme »", in : *Urbanisme*, n° 304, janvier-février 1999, pp. 63-71

² - LAVEDAN (Pierre), *Qu'est-ce que l'urbanisme ? Introduction à l'histoire de l'urbanisme*, Paris, H. Laurens, 1926

³ - FRANCASTEL (Pierre), *Peinture et Société, Naissance et destruction d'un espace plastique, de la Renaissance au Cubisme*, coll. Idées-arts, Gallimard, 1965; *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Denoël, 1984

⁴ - BRAUDEL (Fernand), *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Artaud, 1985

⁵ - ARGAN (Giulio Carlo), *Brunelleschi*, Milano, Mondadori, 1952; Paris, coll. Architecture, Ed. Macula, 1981

⁶ - BRAUDEL (Fernand), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, 3 vol., Paris, Armand Colin, 1979

⁷ - RAYMOND (Henri), *L'Architecture, les aventures spatiales de la raison*, coll. Alors, n° 4, Paris, CCI/Centre Georges Pompidou, 1984

⁸ - BOUDON (Philippe), *Sur l'espace architectural. Essai d'épistémologie de l'architecture*, Coll. Aspects de l'urbanisme, Paris, Dunod, 1971

⁹ - LEFEBVRE (Henri), *La Production de l'espace*, coll. Société et urbanisme, Paris, Anthropos, 1974

¹⁰ - FREY (Jean-Pierre) "Architecture et géométrie morbide" in : *Culture au quotidien*, n° spécial Folie et Environnement, Paris, CCI/Centre Georges Pompidou, 1983

¹¹ - TAFURI (Manfredo), *Progetto e utopia, Architettura e sviluppo capitalistico*, Roma-Bari, Laterza, 1973, *Projet et utopie*, Coll. Espace et architecture, Paris, Dunod, 1979, TAFURI (Manfredo), *Teorie e storia dell'architettura*, Bari, Laterza, 1970, *Théories et histoire de l'architecture*, Paris, Ed. de la SDAG, 1976

¹² - FREY (Jean-Pierre), *La Ville industrielle et ses urbanités, La distinction ouvriers/employés, Le Creusot 1870-1930*, coll. Architecture + Recherche n° 25, Bruxelles, Pierre Mardaga Ed., 1986, 386 p., 136 ill.

¹³ - FRANCASTEL (Pierre), *Art et technique*, coll. Médiations, n°16, Paris, Gonthier 1956

¹⁴ - BARDET (Gaston), "L'Urbanisme, science sociale", in : *Chantiers*, 1947, pp. 125-131, p. 129

¹⁵ - SOUZA (Robert de), *L'Avenir de nos villes, études pratiques d'esthétique urbaine. Nice, capitale d'hiver*, Paris, Berger-Levrault, 1913

¹⁶ - FREY (Jean-Pierre), "Quand Architectes et Architectes-Urbanistes parlent de la ville : deux définitions différentes de l'Urbanisme ?", in : BOUDON (Philippe), *Langages singuliers et partagés de l'urbain*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 45-73